

Rousseau à Lyon

CARPIER Maia, L3 Histoire
CHAMBOULEYRON Arthur, L3 Histoire
GARDY Antoine, L3 Lettres Modernes
IMIANITOFF Louna, L2 Lettres Modernes

Sous la direction de François Jacob

Le mardi 26 avril 1740, Lyon, comme tous les matins de ce siècle, représente une des villes les plus éminentes du royaume de France. Lyon est alors une ouverture au monde par ses influences dans les arts et les lettres. Elle sera bientôt le lieu d'expérimentations de grands architectes comme Ledoux et Soufflot qui viennent l'embellir d'un opéra, d'un théâtre et de leurs projets d'urbanisme ; d'ailleurs, ces nombreux artistes ne s'en trouvent que mieux dans cette cité prospère. En ce milieu du XVIII^e siècle, Lyon est déjà ville des Lumières avant d'être celle d'autres Lumières. Et ce même mardi d'avril 1740, un jeune précepteur entre dans une riche résidence rue Saint-Dominique, celle de M. de Mably, prévôt de Lyon, où il va séjourner un an pour éduquer ses enfants...

Pourquoi s'intéresser à Rousseau à Lyon en 1740, alors qu'il n'a encore publié aucun des textes qui démarreront sa carrière ? Alors qu'il a vingt-huit ans, Rousseau n'est connu de personne et n'a rien publié, rien débattu dans les académies : il sort de sa campagne savoyarde où il est resté choyé de nombreuses années, et sa formation morale et philosophique n'est que très théorique. Quand il démissionne en 1741, Rousseau n'en est pas moins avancé ou publié. Curieusement, l'année dont nous parlons n'a fait l'objet que de très peu de documentation malgré l'impact qu'elle a eu sur la suite de ses travaux. En effet, Lyon est une ville étape dans sa vie, lieu où il fait d'importantes rencontres, apprend les codes de la société mondaine aux côtés des de Mably, et se confronte aux difficultés du métier de précepteur. Quels que soient les sentiments que Rousseau a pu éprouver pour Lyon, il a marqué cette ville qui continue à lui rendre hommage.

Nos recherches nous ont permis de prendre conscience de l'importance de l'aspect culturel de la ville de Lyon dans le futur de Rousseau et des rencontres déterminantes qu'il y a faites. Nous articulons ainsi son séjour à Lyon autour de la musique, de l'éducation, de ses rencontres, et enfin de sa pensée politique et philosophique.

De la musique

Au moment où il revient à Lyon en 1740, Rousseau se considère musicien. Depuis son adolescence aux Charmettes, il rêve de faire de la musique son métier, qu'elle fasse son renom et sa richesse ; il y travaillait déjà alors qu'il passait par deux fois à Lyon, en 1730 et 1731, à chaque fois pour aider des amis de Mme de Warens. En 1740, cette ambition est sur le point de se concrétiser par ses premières œuvres musicales, mais aussi par ses premiers essais théoriques, avec la question d'un nouveau système de notation du solfège pour enjeu. Ses idées, au-delà de ses productions, prétendent à révolutionner les anciens systèmes établis : la musique serait-elle l'anacrouse de sa pensée ?

Pour un jeune musicien en quête d'un auditoire réceptif à la nouveauté, Lyon apparaît comme une ville des plus propices. Ses Académies arbitrent le monde savant depuis leur fondation en 1700, ce qui inclut la société du concert, fondée en 1713 avant qu'elle ne soit rattachée à celle des Beaux-Arts. L'Opéra, malgré son rayonnement moindre, est directement influencé par les compositions italiennes dont Rousseau fera l'éloge sa vie durant. Ces institutions réunissent formellement l'*intelligentsia* lyonnaise dans des lieux de sociabilité fructueuse. Rousseau s'installe certes à Lyon pour d'autres raisons que la musique, et notamment pour son préceptorat dans une famille de la haute société ; mais il profite aussi des salons mondains de Mme de Mably pour partager ses projets avec des homologues musiciens, bien implantés dans la société culturelle de la ville.

Celui qui incarne la réputation musicale de Lyon en 1740 s'appelle Jacques David. Maître de musique expérimenté et compositeur à succès, il est présenté à Rousseau dès le début de son séjour. Le jeune Genevois reçoit des leçons de flûte à bec et moult conseils de ce musicien aguerri. Car Jacques David, approchant alors les soixante ans, a fait ses armes : il a intégré l'Académie dès sa création, a joué ses propres compositions pour le maréchal de Villeroy ou la princesse de Monaco, tout en étant protégé par le prévôt des marchands Camille Perrichon. Il se livre à la composition et enseigne les nombreux instruments à vent qu'il maîtrise à la perfection : il n'en sera pas moins oublié par la postérité. Jacques David semble déceler du talent chez le jeune précepteur et le conseille sur ses compositions ; en retour, Rousseau lui fait lire ses partitions. De ces interactions avec la sphère musicale de Lyon résulte le premier opéra de Rousseau, *La Découverte du nouveau monde*, dont il écrit entièrement le livret mais ne compose que le prologue et le premier acte. Bien que sa musique soit louée par Jacques David, il finit probablement par la jeter au feu après l'avoir fait lire à quelques-uns de ses amis lyonnais, M. de Mably entre autres. De fait, cet opéra constitue le seul ouvrage musical de Rousseau produit lors de son séjour – il n'ébauchera son nouveau système de notation qu'à son retour aux Charmettes.

Il se concentre plutôt sur son préceptorat, ce qui inclut la rédaction du *Mémoire présenté à M. de Mably sur l'éducation de M. son fils* et du *Projet pour l'éducation de Monsieur de Sainte-Marie*. Ces écrits voient dans la musique un de ces « amusements [...] plus propres à lui plaire et à exciter sa curiosité¹ », qui concernent pourtant l'éducation d'enfants de bonne famille du XVIII^e siècle où le solfège constitue un passage presque obligé. Ledit précepteur ayant grandi dans l'amour de la musique, et se présentant lui-même comme musicien, il semble étonnant qu'il ne l'inculque pas à ses deux élèves. Le trop jeune âge des enfants pourrait justifier cette omission, mais dans *Émile*, traité majeur de Rousseau sur l'éducation, il prescrit encore que la musique « ne soit jamais qu'un amusement² ». Rousseau, un an seulement après son séjour à Lyon, défend son système de notation musicale face à l'Académie des Sciences de Paris. Il voudrait « rendre la Musique plus commode à noter, plus aisée à apprendre & beaucoup moins diffuse³ » : il ne l'intègre pourtant pas ultérieurement dans les bases de son éducation, pas plus qu'il ne le fait dans son *Dictionnaire de musique*, où il ne fait que ressasser son système de notation musicale à l'entrée « Notes », laquelle constitue l'unique référence à l'apprentissage de la musique dans cet ouvrage. Depuis Lyon et jusqu'à ses œuvres les plus tardives, Rousseau conçoit la musique comme une composante de sa pensée parmi d'autres : elle devient un élément parmi d'autres de ses différents domaines de réflexion. Que Rousseau ait privilégié l'écriture philosophique et littéraire pourrait s'expliquer par ses déconvenues musicales : il continue toutefois de composer et théoriser sur la musique tout au long de sa vie...

Si Rousseau est sollicité par Diderot pour écrire les articles musicaux de l'*Encyclopédie* ou s'il participe à la « Querelle des Bouffons », c'est peut-être moins en raison de ses compétences de musicien que pour le caractère novateur de sa plume. Pour Rousseau, Lyon incarne un lieu de développement de ses préceptes musicaux en réaction à un système obsolète, et constitue une ville favorable à l'évolution d'idées nouvelles de ce début de XVIII^e siècle : ne serait-elle pas, dès lors, la première étape de sa pensée en marche ? La musique, comme d'autres domaines, peut en être vectrice : le séjour lyonnais en constitue la première preuve, car Rousseau se pense avant tout musicien à cette date. Le privilège pour Lyon d'avoir accueilli Rousseau en 1740, réside dans l'authenticité du jeune homme, qui n'a pas encore d'ambition philosophique, même s'il propose déjà des idées qui s'élaborent en réaction aux dogmes anciens. En cela, la musique lyonnaise de

¹ Jean-Jacques Rousseau, *Mémoire présenté à M. de Mably sur l'éducation de M. son fils*, dans *Œuvres Complètes*, Bernard Gagnebin (dir.), Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, tome IV, 1969, p. 47.

² Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou De l'éducation*, dans *Œuvres Complètes*, Bernard Gagnebin (dir.), Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, tome IV, 1969, p. 407.

³ Jean-Jacques Rousseau, *Dictionnaire de musique*, dans *Œuvres Complètes*, Bernard Gagnebin et Marcel Raymond (dir.), Paris, Gallimard, La Bibliothèque de la Pléiade, tome V, 1995, p. 133.

Rousseau intéresse, puisqu'elle fait partie – avec l'éducation – des domaines auxquels il s'est le plus consacré à Lyon.

De l'éducation

En 1740, Jean-Jacques Rousseau quitte les Charmettes et part pour Lyon. Ce départ, expliqué dans le livre VI des *Confessions*, vient concrétiser sa séparation avec Maman. En effet, ils n'étaient plus aussi proches depuis quelque temps. Cet éloignement est facilité par Mme De Warens. M. Deybens, le mari d'une amie à elle, lui propose l'éducation des enfants de Jean Bonnot de Mably. Ce M. de Mably est grand prévôt de Lyon depuis le 19 février 1729. En tant que prévôt, il commande sa compagnie de maréchaussée depuis Lyon. Sa compagnie a pour fonction de faire régner l'ordre et de protéger la population dans une zone équivalente à la généralité du Lyonnais. En tant que premier magistrat de sa juridiction, il a un rôle judiciaire. De ce fait, M. de Mably appartient donc à la noblesse de robe.

Or, au XVIII^e siècle, les nobles ont souvent des précepteurs. En effet, une nouvelle conception de la famille s'impose à cette époque qui donne plus d'importance à l'enfant et à sa place au sein de la société. Alors que, auparavant, dans une famille noble, les enfants sont délaissés par leurs parents, cette même famille s'impose comme un lieu idéalisé pour les éduquer. Le précepteur est donc devenu indispensable pour les familles nobles. Il est également un signe de distinction sociale. Être précepteur est aussi un atout pour ceux qui endossent ce rôle. Ils se socialisent et fréquentent des gens de la haute société dans l'espoir de s'élever socialement et de pouvoir commencer une carrière littéraire ou artistique.

C'est, alors, dans ce contexte que Rousseau, en acceptant l'offre de M. Deybens, devient le précepteur de Jean-Antoine Bonnot de Mably et de François-Paul-Marie Bonnot de Mably. Le premier, surnommé Condillac, a quatre ans et le deuxième, surnommé Sainte Marie, en a cinq. Rousseau se sent capable d'éduquer ces deux garçons car il a, d'après lui, « les connaissances nécessaires pour un Précepteur et [...] le talent⁴ » alors qu'il n'a jamais exercé cette fonction auparavant. Il écrit même un mémoire destiné à M. de Mably sur la manière dont il allait s'y prendre pour éduquer les deux enfants. Dans ce Mémoire à M. de Mably, il aborde, tout d'abord, la question de l'autorité qu'il devrait avoir sur les enfants. En effet, même si aimer un enfant demeure le plus important dans une éducation, pour se faire respecter, il importe, selon Rousseau « que l'Élève soit

⁴ Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, dans *Œuvres complètes*, Bernard Gagnebin et Marcel Raymond (dir.), Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, tome I, 1969, p. 267.

bien convaincu qu'il est en droit de le punir⁵ ». Le précepteur doit donc être redouté, considéré et apprécié. Pour cela, le précepteur incarne l'autorité paternelle. Dès lors, Rousseau souhaite établir une relation de confiance entre lui et M. de Mably afin que l'éducation de ses enfants puisse commencer sur de bonnes bases. De plus, Rousseau recommande à M. de Mably de participer concrètement, lui aussi, à l'éducation de ses enfants. Il lui demande de s'intéresser à ses enfants et de les questionner sur ce qu'ils ont fait. Ceci a pour objectif de les encourager lorsqu'ils travaillent bien, et donc leur donner goût à ce qu'ils font, ou de comprendre ce qui se passe lorsqu'ils sont moins impliqués dans leurs études et de le leur faire remarquer.

Suite à ceci, il détaille son projet pour les enfants de M. de Mably. Pour cela, il choisit le juste milieu entre un enseignement théorique et un enseignement pratique. Pour lui, il est vain de s'attarder uniquement sur l'un des deux enseignements. Au contraire, ce qui importe le plus dans l'éducation d'un enfant est « de lui former le Cœur, le jugement et l'Esprit, et cela dans [cette] ordre⁶ ». Pour l'enseignement pratique, il voulait que ses élèves sachent vivre en société, qu'ils aient une bonne conduite et qu'ils puissent appréhender les gens qui les entoureront. Il conseille, notamment, à M. de Mably de gommer le caractère craintif de son fils Sainte Marie. Ce dernier reste toujours près de son père et ne converse jamais avec les autres par peur, ce qui, selon Rousseau, est normal pour un enfant mais qui deviendrait un inconvénient une fois arrivé à l'âge adulte. Alors, M. de Mably, sur le conseil de Rousseau, devra pousser hors du nid son fils et le forcer à se sociabiliser. En ce qui concerne l'enseignement théorique, il se compose de l'étude de la langue française, du latin, de l'histoire, de la géographie, des sciences naturelles, d'un peu de physique accompagnée de mathématiques et il se réserve le droit, dans le temps qu'il pourrait lui rester, de leur enseigner la morale et le droit naturel en leur faisant lire notamment Grotius. Toutefois, Rousseau insiste sur la primauté de l'enseignement du français et de l'histoire de France par rapport à l'enseignement du latin et de l'histoire ancienne car cela leur sera d'une plus grande utilité pour leurs futures fonctions. C'est ainsi que dans l'étude du latin, Rousseau réduit l'enseignement à l'exercice de la version pour que ses élèves, en traduisant les grands auteurs romains, puissent se confronter à un bon latin et avoir connaissance de belles œuvres. Rousseau met notamment en avant Jules César, personnage historique qu'il apprécie mais qu'il juge aussi utile à connaître pour ses élèves. De cette étude du latin découle l'enseignement du français. En effet l'étude de la grammaire française se fait plus facilement après avoir étudié la grammaire latine. Rousseau précise, aussi, dans son mémoire, que certaines disciplines, comme la rhétorique, la philosophie scolastique et la logique, ne seront pas abordées. À cela, il ajoute qu'éduquer un enfant est avant tout le rendre heureux. Or être

⁵ Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou De l'Éducation...* *op. cit.*, p. 5.

⁶ *Ibid.*, p. 7.

heureux, pour lui, c'est être en accord avec ses passions sans jamais atteindre quelque excès, c'est-à-dire être épicurien en quelque sorte. Mais si Rousseau semble paré pour endosser son rôle de précepteur, il désire des conseils et de l'aide de la part du frère de M. de Mably, Étienne Bonnot de Condillac. Le philosophe a, en effet, rencontré Rousseau chez son frère durant cette période. Ils nouent des liens amicaux et Rousseau est même, en partie, influencé par l'œuvre de son ami. Cependant, malgré ses grandes ambitions, Rousseau échoue à endosser son rôle de précepteur. Son incompétence due à son inexpérience contredit toutes les espérances du début. En une année, il est « désabusé⁷ » et même « dégoûté⁸ » de jouer au précepteur. Il ne réussit pas à mener à bien l'éducation de ses « disciples⁹ ». Face à des élèves dissipés qu'il n'arrive pas à maîtriser, Rousseau se laisse facilement emporter par ses émotions jusqu'à vouloir les tuer. Face à Sainte Marie, enfant espiègle, et Condillac, feignant et indocile, il décide alors d'utiliser « le sentiment, le raisonnement, la colère¹⁰ ». Cependant, il en fait un mauvais usage, l'amenant à pleurer avec Sainte Marie et à s'énerver tel un enfant contre Condillac lorsque celui-ci est incontrôlable. Ainsi, bien qu'il pense savoir comment ils se comportent, il ne trouve jamais de solution pour les encadrer. Il tente, tout de même, de maintenir de bons rapports avec M. de Mably. Il écrit, alors, le *Projet pour L'éducation de Monsieur de Sainte-Marie* où il assume son inaptitude à être précepteur. Il s'infantilise même en demandant à M. de Mably de lui déléguer son autorité afin de se faire respecter par ses élèves car en faisant ceci il se place lui-même en position d'enfant vis-à-vis d'un nouveau père. Rousseau est surpris de la bonté et de l'humanité de M. de Mably envers lui car cet état d'esprit ne correspond pas forcément à sa fonction de grand prévôt de Lyon.

Cette année à Lyon se finit donc mal pour Rousseau et il développe même des remords à propos des raisons qui l'avaient fait venir. Il se remémore les Charmettes et sa belle vie avec Mme de Warens en se fustigeant de ne pas avoir été plus clément vis-à-vis de la situation qui s'était installée là-bas. Sa seule envie est de rebrousser chemin.

Ses rencontres

Comment rappeler la présence de Rousseau à Lyon sans évoquer ses rencontres ? Qu'il s'agisse des notables, poètes sulfureux ou encore qu'il souffle un brin d'idylle sur la confluence du Rhône et de la Saône, la capitale de la soie est avant tout un lieu de rencontre avec soi, entre Rousseau et Rousseau.

⁷ Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions... op. cit.*, p. 267.

⁸ *Ibid.*, p. 269.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*, p. 267.

C'est désormais bien loin du cadre intimiste des Charmettes, où il était sous la protection de « Maman » - comme il l'a nommée, si l'on en croit le deuxième livre des *Confessions*, dès le début de leurs relations -, que le jeune Rousseau établit domicile rue Sainte Dominique - actuelle rue Émile Zola -, dans l'hôtel particulier des de Mably niché au cœur du deuxième arrondissement. Habitué à la campagne, Rousseau y découvre une véritable émulation de « la rumeur de Bellecour¹¹ ». Outre l'éducation des deux fils de Mably, dont il est chargé, Rousseau apprend les codes de la vie mondaine aux côtés de Madame de Mably. Si certains historiens s'accordent à dire qu'une idylle aurait pu naître entre les deux, cette thèse est cependant à nuancer. Rousseau, ne voyant pas les effets escomptés de ses avances, se serait vu éconduit et contraint de renoncer à toutes galanteries supplémentaires. Demeurée simple badinage, cette relation apporte cependant au jeune auteur et musicien tous les codes à acquérir avant de passer la porte des salons mondains. Par ailleurs, pourrait être formulée l'hypothèse que cette amitié aurait permis à Rousseau de se faire pardonner ses quelques écarts, dont la célèbre affaire du vol de bouteilles d'un petit vin d'Arbois et des brioches mangées à la dérobée sous la lueur d'une bougie. Monsieur de Mably, probablement par amitié et sympathie, ne lui en tient pas rigueur, et lui ôte toutefois les clefs de la cave... Quoi qu'il en soit, Madame de Mably parvient à le « déniaiser » tout en l'intégrant à *l'intelligentsia* lyonnaise. Nous pouvons ainsi lire, dans *Les Confessions* :

Elle y prit quelques soins et voulut que j'apprisse à faire les honneurs de sa maison ; mais je m'y pris si gauchement, j'étais si honteux, si sot, qu'elle se rebuta, et me planta là. Cela ne m'empêcha pas de devenir, selon ma coutume, amoureux d'elle¹².

La première grande rencontre de Rousseau est celle d'un poète sulfureux, propre à ébranler les consciences lyonnaises les plus pieuses. Charles Borde (1711 - 1783), libre-penseur vivant en dehors des dogmes de la foi, permet à Rousseau de faire face à de nouvelles opinions religieuses. Issu d'une famille lyonnaise enrichie dans le commerce des livres, le jeune Charles grandit aux côtés de son frère Louis, devenu notaire. Destiné d'abord au Barreau, Borde reste sourd aux injonctions paternelles et part découvrir la capitale. Riche d'une vie parisienne bohème, le jeune poète fait ses premières armes dans les salons tenus par Madame de Tencin. On admire son naturel ainsi que la clarté de sa poésie qui ne lui apporte pourtant guère fortune. De retour à Lyon, Charles se lie d'amitié avec savants et écrivains tout en découvrant son esprit de polémiste. Lorsque Rousseau, déjà un pied dans la berline, souhaite connaître Paris, Borde lui adresse alors de nombreuses lettres d'introduction. Avec le poète, Rousseau découvre l'amusement, l'ivresse et le

¹¹ Raymond Trousson, *Rousseau, la marche à la gloire*, Paris, Tallandier, 1988, p. 168.

¹² Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions... op. cit.*, p. 168.

goût du divertissement. Il lui dédie une épître philosophique parue dans *Le Journal de Verdun* de mars 1743, dans laquelle nous pouvons lire : « La folle vanité une révolte m’irrite // Le riche me méprise et, malgré tout son orgueil, // Nous nous voyons souvent à peu près du même œil ». Rousseau dénonce ici la vanité des riches en défendant l’image du pauvre. Mais survient le temps du *Discours sur le progrès des Sciences et des Arts* célébré par l’Académie de Dijon en 1750, à propos duquel Borde évoque des doutes quant aux conclusions tirées. Cette polémique eut pour mérite d’ébranler leur relation pourtant jugée sympathique, pour finir évoquée par ces mots dans *Les Confessions* : « J’eus un autre adversaire auquel je ne m’étais pas attendu : ce même monsieur Borde de Lyon qui, dix ans auparavant m’avait fait beaucoup d’amitiés¹³ ». Ce trait lancé laisse donc présager un certain goût pour la querelle, goût que cultivera Rousseau tout au long de sa vie.

Il est certain que le domaine des Charmettes manque à Rousseau, qui sent ainsi la solitude et le manque de « maman ». Conscient que son projet éducatif n’est pas un franc succès, le jeune homme s’isole bien volontiers dans son cabinet, où sa plume tente de trouver la nature exacte de son tourment. Rousseau exprimera par ailleurs un besoin de nature, d’un retour à l’essentiel, la communauté des hommes lui faisant alors horreur. Ce sentiment d’ataraxie se retrouvera notamment dans *Les rêveries du promeneur solitaire*, où Rousseau écrit sur ses longues promenades dans un besoin de nature, de simplicité, bien loin de la société des hommes. Mais l’ultime rencontre de Rousseau à Lyon est sûrement celle de Mademoiselle Serre. Suzanne, née dans une famille bourgeoise vivant du marchandage de soie, grandit dans le quartier des Terreux en compagnie de ses deux sœurs. Une longue lettre écrite en 1741 souligne toute la passion de Rousseau envers Suzanne, qu’il rencontre chez Monsieur de Mably¹⁴. Si rien ne nous assure que ces sentiments aient été partagés, cette épître témoigne cependant d’une certaine sensibilité. Lui manquant de fortune et elle destinée à un autre homme, cette dernière épouse finalement un riche négociant, Monsieur Genève. Cet amour avorté laisse une béance, un événement inaccompli qui le hantera jusqu’à l’écriture des *Confessions*. Muse idéale au goût amer, mademoiselle Serre lui inspirera, selon Louis Aurenche¹⁵, le personnage de Julie dans *La Nouvelle Héloïse*. Morte après quatre ans de mariage, Suzanne est encore considérée comme l’ultime idylle de Rousseau, ou du moins sa passion la plus vive. Dans le livre II des *Confessions*, nous pouvons par ailleurs lire :

¹³ *Ibid.*, p. 366.

¹⁴ Pierre Alexandre Du Peyrou et Paul-Claude Moulton, *Lettres de M.J.J. Rousseau*, tome XIII, lettre X, Paris, Quarto, 1780-1789, p. 83.

¹⁵ Louis Aurenche, *Jean-Jacques Rousseau chez Monsieur de Mably*, Paris, Société française d’édition littéraires et techniques, 1934, p. 81.

Persuadé qu'elle serait heureuse avec lui, je désirai qu'il l'épousât, comme il a fait dans la suite, et, pour ne pas troubler leurs innocentes amours, je me hâtai de partir, faisant pour le bonheur de cette charmante personne des vœux qui n'ont été exaucés ici-bas que pour un temps, hélas !¹⁶

Sa pensée politique et philosophique

Si les idées philosophiques et politiques de Jean-Jacques Rousseau prennent une importance notable au cours de sa vie, on remarque des lacunes dans la documentation de sa pensée politique jusqu'en 1742, voire 1743. Lors de son année à Lyon chez les Mably, il ne définit jamais avec précision, par ses textes, la politique Suisse ou Française. Ses réflexions concernent davantage la société et ses caractères, qu'il analyse et compare entre eux. Michel Launay dans *Jean-Jacques Rousseau, écrivain politique* précise « qu'aucune ne fait allusion à une réalité politique, en quelque sens que nous envisagions la 'politique' ; tous se ramènent au lieu commun suivant : les Suisses sont sincères, maladroits et rudes, et les Français sont trompeurs, adroits et tendres¹⁷ ». Malgré tout, il semble dès 1740 conscient de ses propres faiblesses en société. Il définit dans son *Mémoire présenté à M. de Sainte Marie pour l'éducation de son fils* les obstacles qui selon lui s'opposent à ses efforts pour faire bonne figure dans le monde et acquérir « l'esprit de commerce et de société¹⁸ » ; une « tristesse naturelle¹⁹ », une « timidité insurmontable²⁰ » et une « profonde indifférence pour tout ce qu'on appelle brillant²¹ ». La conception que se faisait Rousseau de Lyon, et de sa population, était dénué de toute considération politique. Il forme néanmoins une réflexion sur ses premiers pas dans la société. Michel Launay l'explique tente de l'expliquer : « L'impossibilité où nous sommes de définir avec précision, par les textes de Rousseau de l'époque, la politique intérieure et extérieure de la Suisse telle que Jean-Jacques la voyait ou l'imaginait, ne fait que refléter l'impossibilité où il se trouvait alors de concevoir la Suisse comme ayant une consistance propre, autre que sentimentale ou littéraire²² ». Il n'accorde d'ailleurs dans ses *Confessions* qu'un bref passage à cette période, où toute sa pensée est concentrée sur son rôle dans l'éducation des fils de Mably. Nous savons néanmoins qu'il cherche à cette époque à se rallier à la politique philosophique de son ami Charles Borde, qu'il rencontre pour la première fois lors de ce séjour à Lyon.

¹⁶ Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions...* *op. cit.*, p. 366.

¹⁷ Michel Launay, *Jean-Jacques Rousseau, écrivain politique*, Grenoble, Association pour une coopérative d'édition et de recherche, 1971, p. 76.

¹⁸ Jean-Jacques Rousseau, *Mémoire présenté à M. de Mably...* *op. cit.*, p. 22.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*

²² Michel Launay, *op. cit.*, p. 76.

Cette absence de sources qui nous permettrait de définir avec précision la pensée politique de Rousseau peut se justifier de plusieurs manières. On peut évoquer d'une part sa jeunesse lors de ce séjour, puisque ses opinions politiques s'affirment après son arrivée à Paris, et d'autre part l'attention qu'il porte à d'autres idées.

En effet, le déchirement qu'il éprouve en quittant les Charmettes et Mme de Warens pour aller s'installer à Lyon lui inspire des réflexions sur la notion de patrie. Il écrit ainsi en 1740 à M. de Mably : « Détaché dès l'enfance de ma propre patrie, je ne tiens à rien sur la terre qu'à une bienfaitrice et une mère d'adoption ». Lorsqu'il arrive chez les de Mably, Rousseau n'est alors attaché à aucune patrie : « Maman » est son seul point d'ancrage. Ce détachement à la patrie peut nous faire comprendre la raison pour laquelle Rousseau semblait ne s'intéresser que très peu à la politique de la France et de la Suisse.

Plus généralement, bien que ses idées politiques ne soient pas tout à fait formées à l'époque de son séjour chez les de Mably, Jean-Jacques Rousseau serait plutôt d'un républicanisme modéré, mais qui ne se prétend pas valable en dehors des limites du pays natal. Nous ne pouvons donc pas le considérer comme hostile à la monarchie.

Sur le plan religieux, Rousseau reste totalement silencieux entre 1740 et 1741. Son séjour dans la ville de Lyon, ainsi que son amitié avec le compositeur Charles Borde impliquent néanmoins une certaine immersion dans le catholicisme, bien qu'il n'y fasse pas allusion durant son premier séjour. Rappelons qu'il s'était converti au catholicisme à l'Hospice des catéchumènes de Turin après sa rencontre avec madame de Warens.

Nous pouvons dire que Lyon est une ville étape, et plus particulièrement une ville intermédiaire entre le cadre familial des Charmettes, sous la protection de « Maman », et l'émulation parisienne. Son passage à Lyon permet tout d'abord à Rousseau de découvrir la vie artistique et politique de la capitale de la Soie. En effet, par ses relations avec Jacques David en passant par les de Mably et son réseau de notables, Rousseau est un témoin privilégié de cette période historique. Lyon est ainsi une ville influente, vivante et propice à former un jeune esprit ambitieux. De plus, cette dernière est un lieu idéal pour percevoir les influences futures de Rousseau ; le jeune Jean-Jacques parachève son éducation mondaine, artistique, et nous laisse percevoir un auteur tant authentique qu'ambitieux. En outre, Lyon est un laboratoire, une ville étape essentielle dans le parcours de Rousseau. Ce dernier est un témoin de son époque, et permet de dresser une fresque de la vie mondaine et artistique lyonnaise. La mémoire de Rousseau demeure toujours et un cortège de citoyens célèbre chaque année l'ami de la nature, en se rassemblant place de la Maison-Commune. Charlier et Pocholle - hommes politiques et révolutionnaires français -, envoyés par la convention

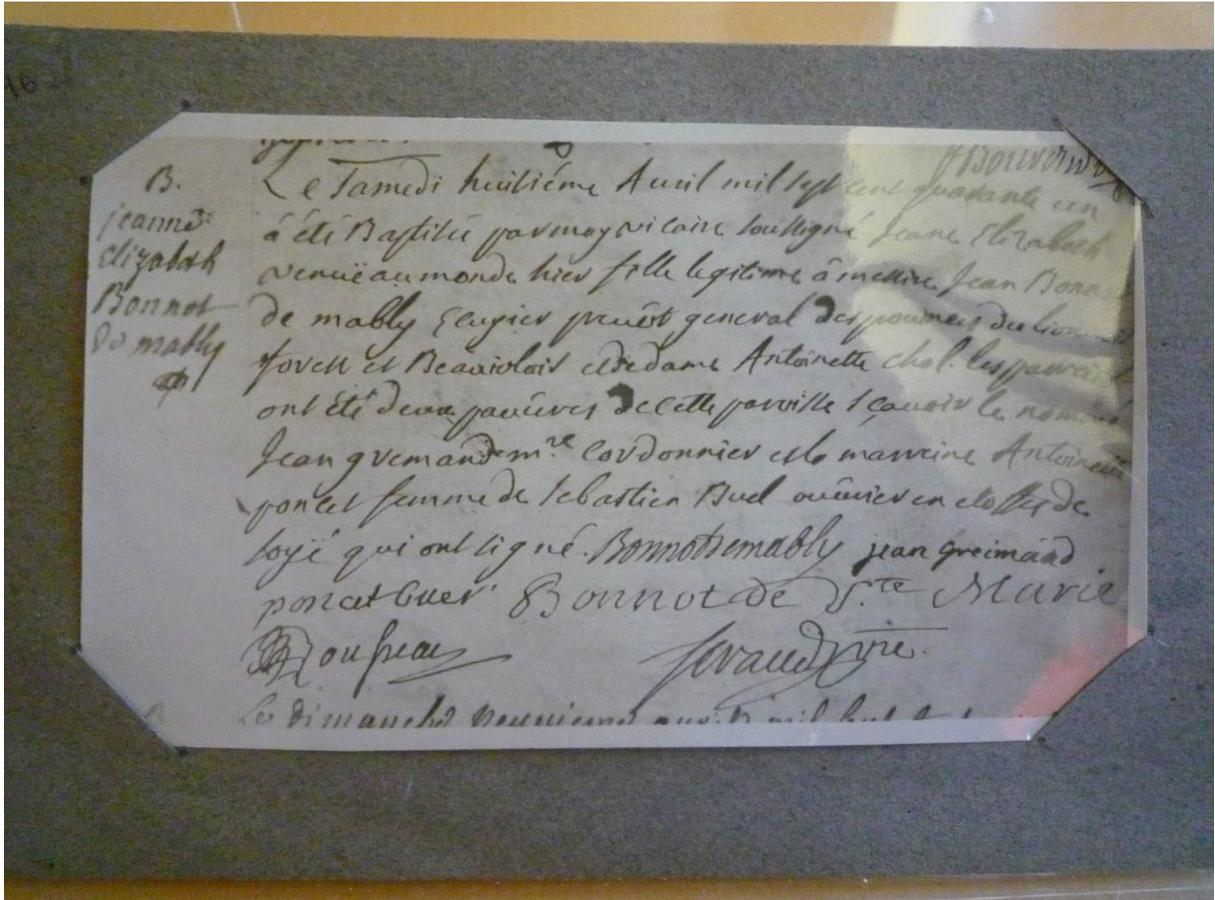
nationale, font même le déplacement à Lyon en l'honneur de la translation des cendres de Rousseau au Panthéon.

SOURCES

- DU PEYROU Pierre Alexandre et Moultou Paul-Claude, *Lettres de M.J.J. Rousseau*, vol. XIII, Paris, Quarto, 1780-1789.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, *Correspondance complète de Jean-Jacques Rousseau*, éditée par Ralph Alexander Leigh, vol. I-II, Genève, Institut et musée Voltaire, Les Délices, 1965.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, *La découverte du nouveau monde, tragédie*, dans *Collection complète des œuvres*, Genève, vol. 13, 1780-1789.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, *Œuvres Complètes*, Bernard Gagnebin et Marcel Raymond (dir.), vol. I, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1959.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, *Œuvres Complètes*, Bernard Gagnebin et Marcel Raymond (dir.), vol. IV, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1969.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, *Œuvres Complètes*, Bernard Gagnebin et Marcel Raymond (dir.), vol. V, Paris, Gallimard, La Bibliothèque de la Pléiade, 1969.

BIBLIOGRAPHIE

- AURENCHÉ Louis, *Jean-Jacques Rousseau chez Monsieur de Mably*, Paris, Société française d'édition littéraires et techniques, 1934.
- BELY Lucien, *L'éducation des Lumières*, dans *La France moderne, 1498-1798*, 2013, p. 567-608. [URL : <https://www.cairn.info/lafrance-moderne-1498-1798--9782130595588.htm>]
- BERNARD Pauline, *Un crime de grand chemin et la maréchaussée du Lyonnais au début du XVIII^e siècle*, dans *Genèses*, n°106, 2017, p. 73-93. [URL : <https://www.cairn.info/revue-geneses-2017-1-page-72.htm>]
- DAUPHIN Claude, « Le devenir du système de notation musicale de Jean-Jacques Rousseau », *Rousseau en musique*, n°11, Orages, 2012, p. 79-98.
- GROS Guillaume, « Philippe Ariès : naissance et postérité d'un modèle interprétatif de l'enfance », *Histoire de l'éducation*, 2010. [URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/2109>]
- GROSCLAUDE Pierre, *Jean-Jacques Rousseau à Lyon*, dans *Annales de l'université de Lyon*, fascicule 42, II. Droit, Lettres, Paris, 1933.
- JACOB François (dir.), *Rousseau à Besançon*, Besançon, Cêtre, 2002.
- LAUNAY Michel, *Jean-Jacques Rousseau, écrivain politique*, Grenoble, Association pour une coopérative d'édition et de recherche, 1971.
- ROCHE Daniel, « Le précepteur dans la noblesse française : instituteur privilégié ou domestique ? », dans *Problèmes d'histoire de l'éducation*, Actes des séminaires organisés par l'École française de Rome et l'Università di Roma - la Sapienza (janvier-mai 1985), Publications de l'École française de Rome, Collection de l'École française de Rome, p. 13-36. [URL : https://www.persee.fr/doc/efr_0000-0000_1988_act_104_1_3264]
- ROCHER Jean-Luc et TREVARIN Guy, *Mably, terre d'accueil, d'art et de solidarité*, Roanne, Thoba's éditions, 2011.
- TERRASSE Jean, *Rousseau, Pédagogue avant Émile : le Problème de de l'Autorité*, dans *Man and Nature*, 1991. [URL: <https://id.erudit.org/iderudit/1012635ar> DOI: <https://doi.org/10.7202/1012635ar>]
- TROUSSON Raymond, *Rousseau, la marche à la gloire*, Paris, Tallandier, 1988.



Acte de naissance de 1741 de Jeanne-Élisabeth fille de Jean Bonnot de Mably, écuyer et d'Antoinette Chol : reproductions photographiques avec la signature de Jean-Jacques Rousseau
N/B 9,5x16,5 cm. [1II/196/1 / Archives Municipales de Lyon]